



Des prosélytes connectés ? Le cas des combattants étrangers en Syrie

Loïc Le Pape

► To cite this version:

Loïc Le Pape. Des prosélytes connectés ? Le cas des combattants étrangers en Syrie. 2014. halshs-01232588

HAL Id: halshs-01232588

<https://shs.hal.science/halshs-01232588>

Preprint submitted on 23 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

Des prosélytes connectés ? Le cas des combattants étrangers en Syrie

Loïc Le Pape (Idemec, Aix Marseille Université – CNRS)

Résumé

Au sein de la guerre civile syrienne qui oppose depuis 2011 des troupes fidèles au président Bachar Al-Assad à des groupes issus de la résistance civile et militaire et des groupes islamistes, est apparu un phénomène massif d'engagements clandestins de combattants étrangers, venus de tous les continents. Parallèlement, la forme des communications en zones de conflits a été bouleversée par la persistance d'accès à Internet et par l'utilisation massive des médias sociaux, notamment par les groupes islamistes. Au sein de ceux-ci, les combattants volontaires engagés témoignent d'un quotidien de guerre à travers un usage persistant des réseaux sociaux les plus importants, Facebook, Twitter, Tumblr ou Instagram. Deux idées structureront cet article. Tout d'abord, l'hypothèse de la continuité de l'usage des réseaux sociaux dans un contexte de guerre, qui surprend, questionne, mais qui s'apparente davantage au témoignage personnel qu'à une entreprise de prosélytisme. Cependant, la mise en scène des photos et la publicité qui est faite à ces combattants étrangers montre qu'un usage prosélyte peut-être fait de leurs activités numériques par des structures plus organisées dont ils dépendent.

Introduction

La présence de combattants volontaires étrangers dans une zone de guerre n'est pas en soi, une nouveauté. Des précédents célèbres existent, qui ont suscités maintes analyses, et qui ont été fortement médiatisés, comme lors de la guerre d'Espagne (Prezioso, Batou & Rapin, 2008 ; Eby, 2007). Force est de constater que les combattants volontaires ayant rejoints la guerre en Syrie ont fait couler beaucoup d'encre jusqu'à devenir un problème public suscitant des projets d'action publique spécifique.

La force de la stupéfaction et des commentaires qui sont portés tient sans doute à la particularité de ces engagements volontaires : des jeunes hommes et femmes qui s'engagent aux côtés de groupes extrémistes religieux, via des basculements ou des conversions quasi-sectaires, prônant une violence multiforme renforcée par la circulation des images de ses effets (décapitations, amputations, lapidations, crucifixions etc.), et dont l'élaboration théorique poussée vise à établir un État islamique. Parmi les commentaires, la force des témoignages et des images relayées par les médias sociaux renforcerait les vocations et déciderait d'autres jeunes à aller en Syrie en se transformant en combattant. Plus encore, ces témoignages en direct de la guerre présenteraient une réalité faussée tout en étant un puissant vecteur de prosélytisme.

En définissant le prosélytisme comme « effort déployé en vue de susciter l'adhésion de nouveaux adeptes à sa foi », il faudrait alors lire les témoignages numériques comme autant

d'efforts ou d'incitations de la part des combattants à montrer un quotidien de guerre sous un aspect enjolivé, de façon à susciter l'envie, auprès d'autres militants radicaux, de les soutenir ou de les rejoindre. Pour aller plus loin, cela supposerait que le témoignage via les réseaux sociaux serait une mise en scène de soi, réalisée spécifiquement dans le but de susciter soutiens et adhésions. L'hypothèse développée dans cet article qualifie la continuité des usages numériques sur un champ de bataille, par un usage extensif précédent. Je soutiens également qu'il n'y a pas, a priori, d'effort de prosélytisme dans les témoignages directs, la mise en scène de soi étant un indiscutable de l'usage des réseaux sociaux. En revanche, le prosélytisme est omniprésent dans la structure de communication collective de ces combattants. Dit autrement, ce ne sont pas les témoignages des combattants occidentaux qui représentent l'effort de prosélytisme, ce sont les usages qui sont fait de ces témoignages par des structures plus institutionnalisées, plus expérimentées et bien plus armées politiquement.

C'est essentiellement au sein de deux groupes islamistes (Jabhat al Nusra – JN –, affilié à Al-Qaeda et l'Etat Islamique – EI – devenu indépendant) que des combattants étrangers sont venus clandestinement s'engager dans une guerre et témoignent de leurs engagements via les réseaux sociaux. Ces hommes dans leur grande majorité, plutôt jeunes, utilisent notamment Facebook, Twitter, Tumblr, Ask ou Instagram, en jouant de leur anonymat et en déjouant les menaces de fermeture des comptes. L'objet de la réflexion conduite dans cet article sera d'interroger la façon dont ces témoignages sont produits (et reçus), et de discuter à partir de ceux-ci la notion de prosélytisme.

Cet article se divise en trois parties. Tout d'abord, quelques éléments contextuels et méthodologiques seront avancés afin de clarifier l'expérimentation méthodologique qui prévaut ici. Nous verrons ensuite comment les pratiques numériques des combattants jihadistes recourent des usages précédents et comment elles obéissent à une mise en scène de soi normée. Enfin nous verrons la façon dont ces témoignages sont repris, utilisés et mis en scène dans un but clairement prosélyte.

1. L'observation des pratiques numériques : enjeux méthodologiques

L'usage des réseaux sociaux par des jeunes combattants occidentaux ne cesse d'interroger sur la puissance médiatique de groupes extrémistes et sur les compétences numériques des combattants. Nous allons voir dans ce premier point comment, dans une démarche ethnologique, il est possible d'observer des pratiques numériques.

En préambule, il faut rappeler que la Syrie est en guerre depuis 2011, et voit plusieurs groupes affronter l'armée « régulière » de Bachar Al Assad. Grossièrement, s'opposent d'un côté l'armée syrienne loyaliste, et l'ASL (armée syrienne libre), un des premiers acteurs de la contestation, dont la grande partie est composée de citoyens, de soldats et de cadres ayant fait défection. Aux côtés de l'ASL, se sont reconfigurés des groupes combattants à l'idéologie politico-religieuse plus affirmée, des groupes islamistes, dont le principal est le Front Islamique, regroupement de plusieurs brigades de combattants Syriens ; c'est la principale force islamiste de la contestation de Bachar (Pierret, 2014). Il y a ensuite deux autres groupes, Jabhat al Nusra (littéralement le Front pour la victoire, qui est une « filière » d'Al Qaïda oeuvrant en Syrie) et l'Etat islamique (ou Daesh, la nouvelle dénomination d'un groupe qui s'est auparavant appelé EIIL pour Etat islamique en Irak et au levant (dit aussi ISIS pour Islamic State of Irak and Sham, ou dawlat islamiyya). Ce groupe sera au centre de nos analyses. Historiquement, il provient de l'Irak voisin et s'est installé en Syrie, avec succès, depuis 2013. Romain Caillet (2013) distingue deux générations de combattants au sein de JN

et de l'EI : JN serait un groupe combattant composé davantage d'ancien Moudjahidines, de combattants en Afghanistan, de « vétérans » de l'engagement islamiste radical, fortement inspiré des méthodes de combat d'Al-Qaeda en Irak et dans la péninsule arabique. L'EI serait plutôt composé de combattants ayant fait leurs armes en Irak dans la lutte contre la coalition internationale (2003-2011) et contre le gouvernement Irakien depuis. Les combattants de l'EI seraient plus jeunes, plus violents, et disposeraient de fortes capacités de communication. Surtout l'EI a tranché définitivement une question de fond des mobilisations islamistes radicales, déjà pointée par Olivier Roy (1999), celle de la tension entre le combat contre des États jugés impies et la perspective de l'établissement d'un « État islamique ». Ils œuvrent à la réalisation d'un projet qui est déjà à l'œuvre (un État aux frontières incertaines, sous l'autorité d'un calife, disposant d'administrations embryonnaires, comme dans la ville de Raqqa en Syrie) et s'opposent ainsi aux autres groupes combattants le régime historique de Bachar Al-Assad.

Le nombre de combattants étrangers présents sur le sol syrien fait l'objet de savantes discussions qui n'intéressent en rien notre démarche. Notons simplement que les chiffres sont un enjeu politique à la fois pour les groupes qui accueillent (le recrutement de forces militaires) et pour les pays de provenance des jihadistes qui ne peuvent interdire à des jeunes de partir se battre pour ce qu'ils avancent comme des idéaux. Notons également que les flux ont été importants, que les entrées et sorties du territoire syrien ont été fréquentes, et que c'est par la Turquie que la majorité de ces combattants a transité, avant d'entrer clandestinement en Syrie¹.

L'enjeu méthodologique qui sous-tend cet article consiste à travailler sur des informations rendues publiques sur internet via des réseaux sociaux, à partir de comptes personnels difficilement identifiables, et qui deviennent très rapidement des comptes anonymes et temporaires. Les jihadistes étrangers sont sous la surveillance des agences de renseignements de leurs pays respectifs et leurs usages des réseaux sociaux s'effectuent en satisfaisant à la fois une identification aisée par leurs proches ou leurs soutiens et un anonymat relatif de façon à ne pas voir son compte fermé rapidement. Cette problématique de recherche soulève plusieurs questions méthodologiques : les informations publiées sont-elles publiques, et jusqu'à quel point ? Est-il possible de travailler sur des comptes et des diffuseurs anonymes ? Enfin, comment prendre en considération l'aspect temporaire du témoignage.

La question de la publicité et du caractère public des publications sur Facebook semble avoir été tranchée par le droit, au moins en France : dans un arrêt du 10 avril 2014, la cour de Cassation estime que les publications sur les réseaux sociaux ne s'apparentent pas à des propos tenus en public (Cour de Cassation, CIV 1, 10-04-2014, n°344²). Il n'est donc pas possible de tenir pour publiques et réutilisables sans précautions de telles données. La question de l'usage par les praticiens des sciences sociales est donc sujette à une autre question, d'ordre éthique : est-il possible de réutiliser des données privées à des fins de recherche, et si oui, comment en rendre compte ? Je conçois une « exceptionnalité académique » qui peut utiliser des données existantes sous un statut juridique qui nous interdit de les utiliser. Notre métier d'observateurs de la société, et bien souvent de l'observation de

1 Si les chiffres sont un enjeu, on reprendra les estimations de Richard Barrett (2014) qui comptabilise, mi-2014 environ 2500 combattants européens (dont plus de 700 Français, 400 Britanniques, 270 Allemands, 250 Belges, 120 Néerlandais etc.), arrivés entre 2012 et 2014.

2 Le texte complet de la décision de la Cour de Cassation est disponible à cette adresse : https://www.courdecassation.fr/jurisprudence_2/premiere_chambre_civile_568/344_10_26000.html

ses marges requiert, lorsque les cadres juridiques sont flous et non-appropriés, une démarche expérimentale et parfois transgressive. En l'occurrence j'utiliserai à des fins académiques les publications des jihadistes étrangers en Syrie parce qu'ils étaient « mes amis » sur Facebook, ou parce qu'ils partageaient leur quotidien sur Twitter.

Deuxième obstacle méthodologique, l'anonymat des comptes Facebook et Twitter. Là encore, la question n'est pas tranchée et les observateurs sont tributaires du verrouillage progressif de la communication. Les comptes ne sont cependant pas si anonymes que cela. Les observateurs avertis savent identifier les titulaires de certains comptes, à la fois par le contenu de leurs publications (langue dans laquelle ils s'expriment, photos ou vidéos postées etc.) et par l'importance du pseudo retenu (qui correspond, peu ou prou, à leur nom de guerre). J'ai pour ma part, authentifié une dizaine de comptes Twitter et Facebook, sans pour autant renoncer à l'exploitation des autres comptes.

Enfin, dernière question d'ordre méthodologique, la fermeture des comptes étudiés. Je dois pour cela confesser une démarche méthodologique expérimentale. En effet, j'ai travaillé sur un corpus d'environ trente comptes Facebook et également sur cinquante-quatre comptes twitter. Mais entre le travail « de terrain » (l'observation quotidienne de ces publications) et la rédaction de l'article (soit six mois) tous les comptes ont été fermés, les accès définitivement perdus et très peu ont été ré-ouverts sous d'autres pseudos. Cela implique que toutes les informations, illustrations, photos etc. ont été extraites de comptes qui n'existent plus. Cet article est donc au moins sur ce point « infalsifiable » au sens poppérien, car l'existence même du témoignage n'existe plus³.

J'ai donc dû, dans cet article, prendre quelques libertés d'avec la méthodologie canonique, sur deux points précis. En premier lieu en ne disposant pas d'un corpus numérique clair, circonscrit, archivé et consultable et potentiellement réutilisable. Je n'ai aucune certitude sur l'identité des combattants, sur la véracité de ce qu'ils disent, et je ne peux pas rendre publique la liste des « amis » Facebook sur lesquels j'ai travaillé. Mieux encore, en utilisant Twitter, j'ai pris le parti de travailler publiquement, mais c'est peut-être à cause de moi que certains comptes se sont fait fermer. Dans une curieuse analogie entre leur vie et leur utilisation des réseaux sociaux, les combattants étrangers sont soumis au précaire, au risque et à la censure permanente. En second lieu, je ne respecte pas totalement les règles juridiques qui s'appliquent lorsqu'on travaille sur des sources numériques : citer, démontrer, respecter le droit d'auteur. Je n'ai l'autorisation de personne pour réutiliser, comme je le fait, des images des combattants, mais je me l'autorise au nom de la liberté académique, de la dimension intrinsèque du témoignage dans les usages des réseaux sociaux et parce qu'il n'y a pas, et n'y aura pas d'utilisation commerciale des données utilisées.

Les réseaux sociaux qui sont privilégiés dans cet article sont Facebook et Twitter. Mais il est important de noter que les jihadistes étrangers utilisent de nombreux autres sites de réseaux sociaux : les plus jeunes utilisent notamment Ask.fm, qui consiste à poser des questions à des individus que l'on suit, et qui y répondent ou Tumblr, qui est un site de partage rapide de photos et de commentaires. L'utilisation de Tumblr est intuitive et facilite la publication, le

3 J'ai par exemple beaucoup travaillé à partir d'une liste de comptes Twitter établie par un étudiant en droit Algérien (que je ne connais pas). Il avait créé une liste publique intitulée « Jihad » de 153 comptes, en majorité des combattants arabes étrangers et des comptes officiels des brigades ou des groupes de JN ou IS présents en Syrie. Cette liste extrêmement précieuse, n'est plus disponible publiquement, elle a sans doute été supprimée par l'auteur. De même, quasiment tous les comptes de jihadistes présents dans ma liste (publique) <http://twitter.com/llepape/lists/Syria> ont été fermés.

partage et les commentaires. Accessible à tous, très utilisé dans le monde, il est donc assez facile pour les combattants de poster des vidéos ou des photos et de passer à travers les mailles du filet des censures. Cela permet également de partager différemment de Facebook ou twitter. Enfin, les combattants étrangers utilisent également Instagram, qui permet de poster des photos, et surtout de les retoucher. C'est une application qui s'installe sur les téléphones, très répandue en Europe et aux États-Unis et qui est très utilisée dans les photos de témoignage de la vie quotidienne.

2. Quelles pratiques numériques des combattants radicaux ?

Quels sont les usages des réseaux sociaux des combattants étrangers et comment ils s'en servent ? L'hypothèse soutenue ici est que ces usages ne correspondent pas prioritairement à un but ouvert de prosélytisme. Ils correspondent plutôt à une « habitude d'usage », celle d'exposer une partie (et une partie seulement) de sa vie à destination d'un groupe de personnes choisies (les followers pour Twitter, les amis pour Facebook). L'hypothèse est continuiste au sens où ces pratiques correspondent à nos propres usages des réseaux sociaux, et je soutiens qu'il s'agit d'une permanence dans la communication personnelle, comme le font quotidiennement en France 15 millions d'utilisateurs actifs de Facebook et 2,3 millions d'utilisateurs de Twitter⁴).

L'un des points essentiels de l'analyse des réseaux sociaux est de supposer qu'on y parle de soi, mais en choisissant de quoi on parle et le moment où on le fait. Il faut, dans le cas de la guerre Syrienne, supposer une discontinuité d'usage : les témoignages arrivent seulement lors des temps calmes, lorsqu'un réseau est disponible, lorsqu'on y pense ou lorsqu'on le peut. Peuvent alors être postées des images, des récits, des commentaires qui ne reflètent pas forcément l'immédiateté de l'évènement. Il y a exposition de soi, mais également le choix et le moment de cette exposition. Nous allons voir que celle-ci est assez vaste (2.1.). Nous verrons également les tendances les plus visibles de l'exposition de soi (2.2).

a. Trois types de communication personnelle

J'ai identifié dans l'observation des publications sur les réseaux sociaux trois grands usages des réseaux sociaux : la communication avec les proches, le témoignage personnel (que j'appellerai aussi la publicisation de soi) et l'inscription de soi dans une dimension plus vaste, dans une communauté locale (en Syrie) et internationale (le jihadisme).

La communication avec les proches (famille, amis, parfois avocats) est un usage des réseaux sociaux qui nous échappe totalement, mais dont on sait qu'il existe, par les témoignages des combattants comme de leurs proches. Même en Syrie, dans une zone de combats, les contacts entre la famille et le combattant volontaire sont possibles via le classique réseau téléphonique et via internet. Ces échanges sont essentiellement téléphoniques (et surtout l'échange de SMS, *Short Message Service*). Cependant, dans l'éventail des pratiques numériques beaucoup des jihadistes utilisent le logiciel Skype (ou un équivalent) pour échanger avec leurs familles et amis. L'avantage de Skype est de mettre à disposition la fonction d'échange instantané en visio-conférence, ce qui est important pour les familles. En effet, voir le proche, le voir

4 <http://www.blogdumoderateur.com/chiffres-reseaux-sociaux/> page consultée le 14/03/2014.

transformé physiquement mais vivant, peut-être souriant, apparaît comme un élément auquel les familles peuvent se raccrocher. Si l'usage des téléphones et de Skype est attesté par les familles et aussi par les journalistes qui réalisent de nombreux entretiens ainsi (Thomson, 2014) on peut supposer qu'il existe également nombre de conversations qui se tiennent en *Tchat* (communication instantanée écrite) soit sur des logiciels spécifiques (Skype, MSN, Pidgin) ou sur des forums publics. Il faut également inclure dans ces usages des réseaux sociaux les communications interpersonnelles entre combattants, par exemple, lorsqu'ils sont situés dans différentes villes Syriennes ou Irakiennes.

La seconde dimension est celle du témoignage à proprement dit, celle de **la publicisation de soi**. C'est ici le cœur de l'hypothèse de recherche : dans cette dimension, le combattant parle de lui comme il l'a toujours fait, il met en avant la vie au quotidien, sa place dans un dispositif accueillant, pour donner à voir le maximum de son environnement immédiat. Là encore, nous sommes dans une communication plutôt personnelle, à destination des amis Facebook ou des followers sur Twitter. Plus large que la communication avec les proches, la publicisation de soi est la modalité la plus aisée du partage par les réseaux sociaux. Donner des nouvelles, parler de son quotidien, discuter si on a le temps, bref, c'est une mise en scène de la vie quotidienne destinée à montrer, in fine, que le combattant est toujours vivant. Cette façon de se dévoiler est plurielle, fonction des projets de chacun des combattants et vise une reconnaissance : « les formes de reconnaissance recherchées sont particulièrement diversifiées, dans la mesure où elles sont en lien avec la structure des identités des individus et des facettes de leur personnalité qu'ils exposent. Il s'agit là, non pas d'expérimentations identitaires, mais de dévoilements organisés de ce que les individus estiment être leur(s) identité(s) *per se* ou leur subjectivité, qu'ils cherchent à faire adouber et faire ainsi l'expérience de leur liberté à exprimer leurs singularités » (Granjon et Denouël, 2010). L'observation de ces mises en scène de soi montre des moments calmes – on peut y déceler l'attente du combat lorsqu'ils posent avec leurs armes – ou des moments plus divertissants, entre combattants ou avec des interactions avec la population syrienne. Ce qui est fondamentalement montré c'est un quotidien hors des combats avec ses joies, ses images insolites (les chats), ses clins d'œil, au gré des mouvements de leurs unités ou brigades.

Enfin, la troisième dimension de l'usage est **l'inscription du combattant dans une dimension plus vaste**. J'appelle cette dimension l'islamisme qu'on pourrait définir comme le caractère intrinsèque d'un éthos islamiste, dont le but est de montrer son appartenance à la communauté de l'islamisme radical. Cette exposition de soi est à destination d'un public plus large que les connaissances et les soutiens. Elle vise à inscrire l'individu dans une appartenance politico-religieuse revendiquée, la communauté de l'islamisme radical (Etienne, 1987) et agit comme une prise de position politique visant à situer l'individu dans un espace de revendications. Cette inscription de soi s'opère dans un double mouvement : en partant du local et en montrant une appartenance internationale. Le niveau local (les zones d'attente et de combat) est mentionné dans les commentaires de l'actualité du terrain (les groupes qui s'affrontent, les lieux des combats, les encouragements aux autres jihadistes) et dans le partage de nouvelles (les commentaires des photos des morts, l'invocation de formules générales). L'inscription dans le niveau général s'opère en partageant des avis juridiques (fatwas), des mots d'ordre, des photos de combattants anonymes mis en scène ou des animations (drapeaux qui flottent au vent, bannières islamistes, photomontages politiques etc.).

Ces trois dimensions de l'exposition de soi obéissent à des types de partage qui varient en fonction de ce qu'on veut signifier. Nous allons voir quelles en sont les normes principales à partir d'exemples précis.

b. Du selfie au chevalier. Les règles de l'exposition de soi

Je propose ici une analyse de contenu appliquée aux trois dimensions évoquées ci-dessus : les « données » partagés (photos, photos animées et vidéos pour l'essentiel) sont de type différent en fonction des trois niveaux de témoignages, et tendent progressivement vers l'anonymat. Plus les jihadistes sont dans l'évocation du quotidien, dans le témoignage individuel, plus l'individu y est représenté, la forme ultime étant le *selfie*, la mise en scène de soi par soi. Inversement, plus les combattants s'inscrivent dans la communauté de l'islamisme radical, dans l'islamisme, moins l'individu y est représenté : c'est le règne des bannières et des chevaliers mis en scène.

La première façon de partager des choses de sa vie, à destination des proches ou des connaissances est de **partager des informations sur les activités centrales du quotidien** : ce qu'on fait, ce qu'on mange, où l'on dort, etc. J'ai identifié ces trois thèmes le corps / la nourriture / le sommeil (qui ne sont finalement que la traduction des fonctions vitales nécessaires à l'homme) en opérant une veille durant plusieurs mois sur les profils de nombreux jihadistes.

Le premier degré de la communication de soi à destination des proches est le selfie, c'est-à-dire une photo prise par soi-même, se mettant en scène. En guise de témoignage, nous allons étudier quelques clichés postés sur Facebook et Twitter par Abu Abdallah Guitone dit aussi Abu Tamima, un jihadiste français originaire de la région grenobloise (décédé au combat en juillet 2014). Très connu et suivi sur les réseaux sociaux, il a tourné de nombreuses vidéos, à but clairement prosélyte (nous y reviendrons dans la dernière partie), et témoignait souvent de sa vie quotidienne

Dans cette première image, il se représente assis sur une chaise, les pieds posés négligemment sur le drapeau officiel Syrien, montrant ainsi le peu de respect de l'EI pour Bachar El Assad. Il montre également son engagement militaire en mettant en scène son gilet pare-balles et un pistolet.



Photo 1

Sur cette deuxième photo postée sur son compte Twitter, Abou Abdallah Guitone (à droite) pause avec un combattant français blessé au combat. La photo semble être prise par lui-même (un selfie) et illustre cette dimension centrale du corps, de l'importance d'être vivant, si possible en bonne santé ; en cas de blessure, il est bien d'être entouré de ses amis et pour les valides, de s'occuper de ses amis combattants. Les deux hommes posent souriant, index levé en signe d'allégeance.



Photo 2

Sur les troisième et quatrième photos, elles-aussi postées sur son compte Facebook, Abu Abdallah Guitone met en scène des moments de repos où il montre qu'il prend le temps de s'octroyer des pauses gourmandes. Que ce soit en mangeant du chocolat (probablement importé ou apporté par un autre jihadiste) ou en partageant un thé avec d'autres combattants, il met en avant une façon de vivre loin des combats, une façon de prendre le temps et de profiter pour lui et avec les autres. Il faut également noter que les armes sont toujours présentes, ainsi qu'une façon de ne pas tout montrer : la rue sur laquelle donne le balcon où il est assis, le visage d'autres combattants qui partagent le thé. Nous verrons plus loin que cette dimension de montrer tout en (se) cachant l'essentiel a progressivement été appris par les jihadistes, afin de ne pas être repérés.



Photo 3



Photo 4

Le deuxième degré de partage d'un quotidien dans un pays en guerre est **la mise en scène du « autour de soi »** : de ce que les jihadistes partagent avec les habitants des régions où ils se trouvent, des bâtiments ou des paysages (parfois difficiles à partager pour éviter leur localisation), et des relations avec les autres.

Dans cette photo-composition très fouillée, Guitone se met en scène dans ce qu'il dit être son bureau. Les attributs classiques des jihadistes sont mis en avant : le drapeau, les armes, nombreuses (grenades, chargeurs, pistolets et fusil d'assaut), un sac à dos de combat. Dans cette photo Guitone instille également plusieurs références à son parcours, notamment des graffitis (posé sur le bureau, et sous forme de post-it collés au volet), qu'il s'amusait souvent à dessiner sur les murs des maisons qu'il occupait. Enfin des références politiques également, avec une première allusion à l'ancien président Français Nicolas Sarkozy, féroce parodié par le slogan « la Dawlat [l'Etat Islamique], tu l'aimes ou tu la quitte » et un énigmatique dessin d'une tour Eiffel cassée, à l'image des tours du World Trade Center de New-York.



Photo 5

D'autres photos mettent en scène les jihadistes avec les Syriens qu'ils côtoient. C'est le cas de Ylmaz (connu aussi sous le nom de Israfil Bin Aslan) et reconnu par son pseudo de *Chechclear*, qui poste beaucoup de photos sur un Tumblr (voir cette sauvegarde en date de décembre 2014 : <https://web.archive.org/web/20141210095438/http://chechclear.tumblr.com/>). C'est un des premiers jihadistes à avoir photographié et posté des chats, souvent lovés contre lui ou contre ses armes. Il a sans le vouloir, lancé la mode des « chats du Jihad » (#catsofJihad est un hastag récurrent de Twitter), successions de photos de chats assoupis dans les bras ou lové contre les combattants jihadistes. Dans la photo n°6, Chechclear met en scène un groupe d'enfants qu'il situe à Alep. Comme à son habitude, la photo est posée, les petits devant et les grands derrières, souriants, levant le doigt signifiant à la fois la soumission à Dieu et l'allégeance à l'EI.



Photo 6

Enfin le troisième degré dans la norme du parler de soi, vise à **s'inscrire dans une communauté plus vaste que celle qui entoure immédiatement les combattants**. C'est l'islamisme, le fait de s'attacher au mouvement international de l'islamisme, dont l'EI est en train de redéfinir les codes. Pour ce faire les combattants étrangers partagent des images anonymes, souvent guerrières et politiques, tout comme des bannières de drapeaux, des images animées qui font appel à tout un imaginaire guerrier.

Les photos 7 et 8, partagées par plusieurs jihadistes sur Twitter illustrent bien l'islamisme, le caractère de ce qui est islamiste radical. Ces photos sont des bannières, des étendards qu'Abdelassiem El Difraoui (2013) identifie comme un élément central de la communication d'Al Qaeda depuis les années 1990. La photo 7 est le drapeau utilisé par le groupe JN tandis que la n°8 montre un combattant portant le drapeau dit du Tahweed, utilisé entre autre par l'EI. Dans les deux photos transparait un imaginaire guerrier, un espoir de conquête militaire, que ce soit par la hampe brillante (photo 7) ou la marche déterminée du soldat (photo 8).



Photo 7



Photo 8

Dernière illustration, beaucoup plus politique, la photo n°9 est à la fois un grossier photomontage et une puissante illustration de l'imaginaire guerrier de l'EI. Elle représente un combattant vu de dos, armé et à l'air serein. Il est au bord de la mer, au sec sur le sable et l'on voit des vagues qui moussent, signe d'une mer agitée. Le combattant représenté n'est pas effrayé par un monstre qui le menace, gueule ouverte et crocs menaçants, allégorie facile des ennemis des jihadistes, identifiés par leurs drapeaux : Israël, les États-Unis, l'Arabie-Saoudite etc. Le ciel nuageux que viennent balayer quelques rayons d'un soleil couchant achève de donner à l'ensemble une tonalité apocalyptique. Ce photomontage, qui a beaucoup de succès dans les réseaux sociaux jihadistes, est à la limite des genres : il est souvent partagé car les ennemis sont clairement identifiés et pose les combattants comme un ultime rempart.

Cependant il est aussi signé d'une agence de média importante dont le but est de présenter l'EI comme une organisation puissante, ordonnée et venant sauver l'honneur des musulmans. Largement partagée, cette image est devenue un élément de la communication de l'EI plus que des individus qui composent l'organisation.



Photo 9

On a vu dans cette partie que l'exposition de soi via les réseaux sociaux était normée, et accordait une plus grande attention aux modalités du partage et du témoignage que du prosélytisme strictement dit. On a vu également le lien entre témoignage du quotidien où l'individu est omniprésent et manifeste d'appartenance à une communauté où il s'efface au profit de photomontages anonymes. L'ensemble de ces observations pose la question des contours flous du prosélytisme, puisque ces témoignages personnels, où les individus se mettent en scène, n'ont pas pour objectif premier de rallier à leur cause. Pour autant, la dimension prosélyte n'est jamais totalement absente. Nous allons voir que ce sont les usages pluriels qui sont fait de ces témoignages qui s'apparente davantage à du prosélytisme.

3. Du témoignage au prosélytisme

L'hypothèse centrale du point précédent visait à qualifier une continuité d'usage des réseaux sociaux par les combattants étrangers avant et après leur arrivée en Syrie. L'idée qui va structurer cette dernière partie est de soutenir que ce sont les usages qui sont fait de ces pratiques numériques qui en révèlent la dimension prosélyte, ou qui, selon les cas, les transforment en actes prosélytes. Deux dimensions se superposent dans ce processus : la logique interne des réseaux sociaux qui implique une circulation accélérée de l'information et l'encapsulation de ces témoignages individuels dans une logique de communication plus globale, à l'échelle d'un quasi-État.

a. Le prosélytisme des retweets

Les observateurs attentifs de la production des jihadistes sur les réseaux sociaux (la « jihadosphère ») sont de plusieurs ordres. Il y a tout d'abord des personnes très concernées émotionnellement telles que les familles, les amis ou les proches des combattants étrangers. Il y a ensuite des sympathisants et des soutiens, qui partagent la cause et l'engagement et qui s'informent des opérations en cours ou vivent à travers ces témoignages un engagement qu'ils ne peuvent honorer, pour des raisons multiples. On trouve également des chercheurs et spécialistes des engagements radicaux et du jihad, qui trouvent eux-aussi beaucoup d'informations de première main. On peut légitimement supposer que des membres des services spéciaux et des agences de renseignements sont aussi à l'affût d'informations permettant identifications et localisations. Il y a d'ailleurs un jeu avec les services secrets de la part des jihadistes, par des photos ou des commentaires postés explicitement pour désinformer ou brouiller des pistes, pour menacer ou narguer. Enfin les journalistes sont un groupe très important de l'observation des pratiques numériques des jihadistes.

Dans l'attention portée à la « jihadosphère » le travail des journalistes n'est pas si différent de celui des chercheurs ou des spécialistes. Le livre de D. Thomson (2014) détaille son utilisation des réseaux sociaux et les interviews qu'il a réalisées, via Skype notamment, avec des combattants français établis en Syrie⁵. Ce travail s'apparente à celui du chercheur en ce qu'il cherche à restituer un quotidien et une façon de vivre, de penser et de parler autour de son engagement (dans mon cas je ne suis pas entré en contact avec des jihadistes, je me cantonne à observer leurs pratiques numériques).

D'autres journalistes, moins scrupuleux ou devant travailler avec des contraintes plus strictes utilisent ces témoignages directement accessibles sans effort de contextualisation ou de présentation. Il s'agit dans ce cas d'utiliser ces témoignages pour montrer la guerre différemment, parce que les journalistes ne disposent pas d'informations fiables ou parce que les formats demandés ne supposent pas d'approfondir le sujet. L'utilisation non contextualisée

⁵ J'ai également dans un billet de blog (<http://politicsofreligion.hypotheses.org/677>) fait état d'au moins trois autres témoignages de journalistes qui contextualisent avec détails leurs rencontres : le plus souvent les jihadistes sont « ferrés » sur le net, suivis puis contactés (pour deux des trois cas les combattants étaient des connaissances lointaines). Le recueil de témoignage s'effectue dans un troisième temps par des échanges réguliers via Facebook, par *tchat* ou par Skype. Dans un seul cas le journaliste a effectué un voyage en Syrie pour filmer (après huit mois de contacts et d'échanges quotidiens...).

de ces témoignages a tendance à introduire de l'engagement et des croyances là où les combattants n'en parlent pas forcément, voire à présenter leurs quotidiens comme des reportages de vacances. Plus problématique cela érige un modèle de combattant islamiste radical en prosélyte, sans qu'il ne le soit forcément. De plus ces prosélytes connectés représentent une altérité radicale : ils sont combattants (guerriers, armés, en guerre), bien souvent convertis et deviennent donc une « incongruité » (des français volontaires qui font la guerre dans un pays étranger) d'autant plus dérangeante qu'elle est « connectée », et donc que tout un chacun peut entamer une conversation numérique.

La même logique de décontextualisation et de circulation rapide de l'information s'applique à d'autres d'observateurs attentifs qui partagent la cause jihadiste. Mus par leur volonté de faire progresser une cause qu'ils trouvent juste, les sympathisants ont tendance à transformer les témoignages en publicité pour le jihad, en véritable prosélytisme. Cela se fait essentiellement par le partage (retweeter des informations, faire publicité à des photos insolites, réutiliser les statuts Facebook en ajoutant des encouragements ou des commentaires, etc.). Cette façon de partager le jihad par le retweet ne montre la vie des combattants que par l'anecdotique ou l'information mal maîtrisée. C'est bien l'intentionnalité qui fait le prosélytisme : un témoignage neutre d'un combattant peut être détournée en acte de prosélytisme par la re-contextualisation dans une optique différente. On tombe dans le prosélytisme lorsque l'intention individuelle du témoignage rencontre un intérêt collectif, celui de la propagation du jihad.

b. Le prosélytisme d'institution

Dans ce cas, ce ne sont pas des actions individuelles qui viennent transformer un témoignage en acte prosélyte mais plutôt une logique institutionnelle de communication. Les deux groupes privilégiés dans cette étude JN et EI se sont dotés de brigades de communication ou de *Media Center* très performants.

L'EI aurait ainsi développé quatre branches autonomes et différentes dévolues à la communication de l'organisation : *Al Hayat Media Center*, *Al Furqan Media*, *Al Itissam* et **XXXX**. Chacune d'entre elle travaille en autonomie, mais *Al Hayat* fait figure d'agence la plus en pointe car elle produit des traductions, des supports multi-langues à destination de l'Occident, visant clairement une démarche prosélyte en appelant à la *Hijra* l'émigration en vue du jihad. *Al Furqan* est la branche historique principale qui produit des vidéos est qui est le principal canal de diffusion des vidéos « importantes » nécessitant authentification de la part des services de renseignements (selon David Thomson). Toutes les agences produisent à la fois des vidéos, des supports écrits et interviennent directement sur les réseaux sociaux en ouvrant de multiples comptes Twitter, Facebook, Diaspora etc., de façon à échapper à la censure et aux suspensions de comptes.

La communication de l'EI sur les réseaux sociaux semble s'être stabilisé autour d'une tripartition des tâches : un commandement centralisé et directif qui trace les grandes lignes et s'occupe de la communication la plus importante, des aspects internationaux, théologiques et de recrutement ; une présence importante (et suscitée par les agences centrales) des administrations embryonnaires de l'EI (au niveau des provinces ou des zones sous contrôle en Irak et en Syrie) qui garantissent la publicité de leurs actions (que ce soit avec des témoignages de la population sur la vie quotidienne ou par la mise en scène des sanctions envers les « mécréants »). Enfin troisième et dernière partition, une relative liberté laissée aux individus combattants, qui peuvent témoigner de leurs quotidiens, sous réserve de respecter

les règles édictées par le centre (respect de l'anonymat, attention portée à l'impossibilité de la localisation etc.). Notons toutefois que l'engagement militaire de la coalition contre l'EI a amené celle-ci à durcir les règles des témoignages individuels et à encadrer plus durement les pratiques des jihadistes sur les réseaux sociaux.

Sur le plan technique, les jihadistes privilégient l'utilisation des Smartphones : dotés de capacités de stockage satisfaisantes, et d'une définition correcte pour les photos et petits films, leur taille et leur poids font qu'il est plus facile de se déplacer avec un téléphone plutôt qu'avec une caméra. C'est donc majoritairement par les téléphones que se passent la majorité des échanges et d'utilisation des réseaux sociaux. Les agences de l'EI privilégient des dispositifs techniques beaucoup plus performants, avec l'usage de caméras filmant en haute définition, avec plusieurs cadrages d'une même action. Les vidéos produites sont plutôt longues (autour de 50 minutes) avec des images travaillées et léchées, des incrustations et des commentaires ajoutés au montage, des génériques etc., et l'orchestration d'une communication de masse à chaque nouvelle vidéo.

Pour revenir aux pratiques numériques à visées prosélytes, je m'attarderai ici sur l'utilisation de twitter par l'organisation. Une équipe technique très performante a mis en place une application dédiée aux téléphones portables fonctionnant sous Android, un logiciel système très utilisé dans le monde (environ 60 % des Smartphones). Bannie depuis des plateformes officielles, l'application permettait à l'organisation d'envoyer des tweets à partir des comptes des personnes qui l'avaient installée. Cette application s'est révélée redoutable dans l'occupation d'un espace numérique, inondant le réseau de tweets favorables à l'EI, d'appel à la *Hijra*, ou de menaces contre Israël et les Etats-Unis. Le prosélytisme de l'EI se base également sur une utilisation maîtrisée des hashtags (un système de classement sur Twitter), sur des compétences linguistiques étendues (l'EI travaille avec quatre langues principales : arabe, anglais, français et allemand). Un autre élément éclairant dans la communication globale est la série de vidéos intitulée *Mujatweets. Live in the Islamic State*, contraction de Mujahidine (combattant) et de tweets. Ces courtes séquences, numérotées de 1 à 8 jusqu'ici, ressemblent à une transformation en images de la diversité des tweets des combattants. On n'y voit que des aspects positifs, des gens à l'air heureux, des marchés achalandés et une vie quotidienne qui transparait comme étrangère à tout conflit. Chaque vidéo met à l'honneur un ou plusieurs combattants étrangers (Abu Abdallah Guitone dit Abu Tamima est présent dans l'épisode 6). Cette série de vidéos a probablement été inspirée par les pratiques numériques (et surtout twitter) des jihadistes, et par la volonté de montrer de manière positive la vie dans les zones sous contrôle.

La force de la communication de l'EI a surtout été, et est toujours, une mise en scène et une non-censure de la violence de ses troupes. Dans les tweets des combattants, comme dans ceux des différents niveaux de l'organisation, la violence est omniprésente. Elle est parfois anecdotique lorsque les individus partagent des moments du quotidien, du chocolat ou du thé (mais les armes ne sont jamais absentes des photos). En revanche, elle est présente, parfois jusqu'à l'écœurement des observateurs, lorsque sont tweetées des scènes de décapitation, lorsqu'un tribunal local met en scène les lapidations d'hommes et de femmes, lorsque des groupes coupent et amputent des membres, ou lorsqu'ils partagent l'exposition de crucifiés ou de têtes décapitées.

Pour finir, c'est donc par la différence de regard, par l'intention et la prévision d'opérations techniques de communication qui transforment un témoignage personnel en acte prosélyte. Cependant, il est important de noter que ce prosélytisme s'effectue bien souvent avec

l'assentiment des jihadistes, qu'il soit clairement exprimé ou obtenu par des pressions psychiques ou physiques.

Conclusion : un prosélytisme par défaut ?

La problématique des combattants étrangers opérants dans une zone de guerre n'est pas une question nouvelle. La situation s'est déjà posée en 1936 en Espagne et représente encore un exemple paradigmatique, puisque la guerre civile espagnole correspond également au développement de la photo de guerre et du photoreportage. Si l'on décide de s'en tenir aux combattants islamistes radicaux il y a eu de nombreux précédents, dès l'opposition aux soviétiques en Afghanistan dans années 1980. Dans les années 1990 des combattants français ont été recensés en Bosnie (1994-1995), en Afghanistan (2000-2001), en Irak (2003) etc. Méthodologiquement, il m'apparaît important de privilégier des comparaisons et d'avoir recours à des démarches sociaux-historiques, de façon à dé-historiciser les situations de crise et d'attention médiatique comme ce que nous vivons aujourd'hui avec l'Etat islamique.

La question abordée dans cet article, opposant les logiques du témoignage individuel à l'action prosélyte par défaut mériterait également un traitement comparatif et socio-historique. On pourrait par exemple s'attacher aux récits des combattants (Orwell, 1999), aux correspondances privées, aux articles de presse et/ou aux publicités qui étaient faites de ces engagements. Sans doute de nombreux points abordés dans cet article gagneraient à subir l'épreuve de la comparaison. Il n'en reste pas moins que la problématique de l'utilisation des réseaux sociaux, en cours de constitution théorique et méthodologique via le mouvement des *digital humanities*, recèle également une perspective heuristique que nous n'avons probablement qu'esquissée dans cet article.

Marseille 12/12/2014

Bibliographie

- BARRETT R., 2014, *Foreign Fighters in Syria*, The Soufan Group, June 2014, 33 p.
- CAILLET R., 2013, « The Islamic State: Leaving al-Qaeda Behind », *Carnegie Endowment for International Peace: Guide to Syria in Crisis*, December, [En ligne] <http://carnegieendowment.org/syriaincrisis/?fa=54017>
- EBY Cecil D., 2007, *Comrades and Commissars. The Lincoln Battalion in the Spanish Civil War*, Pennsylvania, Penn State University Press.
- EL DIFRAOUI A., 2013, *Al Qaeda par l'image. La prophétie du martyr*, Paris, PUF, coll. Proche-Orient.
- ETIENNE B., 1987, *L'islamisme radical*, Paris, Hachette.
- GONZALEZ-QUIJANO Y. 2012, *Arabités numériques. Le printemps du Web arabe*, Paris, Actes-Sud, coll. Simbad.

GRANJON F., DENOUEËL J., 2010, « Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux », *Sociologie* 1/ 2010 (Vol. 1), p. 25-43
URL : www.cairn.info/revue-sociologie-2010-1-page-25.htm. DOI : 10.3917/socio.001.0025.

ORWELL G., 1999 [1938], *Hommage à la Catalogne*, Paris, 10/18.

PAOLI, B. & BURGAT, F. (dir.) 2013, *Pas de printemps pour la Syrie. Les clés pour comprendre les acteurs et les défis de la crise (2011-2013)*, Paris, La Découverte.

PIERRET T., 2014, « La Syrie d'un soulèvement à l'autre : Exacerbation du confessionnalisme, déséquilibres socio-économiques et ambiguïtés géopolitiques » In: *Les ondes de choc des révolutions arabes*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo. [en ligne] : <http://books.openedition.org/ifpo/7007>.

PREZIOSO S., BATOU J., & RAPIN A.-J., 2008, *Tant pis si la lutte est cruelle: Volontaires internationaux contre Franco*, Paris, Syllepse.

ROY O., 1999, *L'échec de l'islam politique*, Paris, Seuil.

THOMSON D., 2014, *Les français jihadistes*, Paris, Les Arènes.